

Stefán Máni

Noir Océan



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Stefán Máni

Noir Océan

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*

Gallimard

Ouvrage publié avec le concours du Icelandic Literature Fund



Bókmenntasjóður
The Icelandic Literature Fund

Titre original :

SKIPID

© *Stefán Máni, 2006. Published by agreement with Forlagið.*
www.forlagid.is

© *Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.*

Stefán Máni est né à Reykjavík le 3 juin 1970 et a grandi dans un village de pêcheurs à l'extrémité de la péninsule de Snæfellsnes. Son premier roman, *Noir Océan*, a reçu le prix de la Goutte de Sang qui récompense le meilleur roman policier / thriller islandais. En France, le magazine *Lire* l'a élu Meilleur Polar 2010. *Noir Karma*, son deuxième roman, a paru en 2012 dans la Série Noire.

La carcasse brun-rouille repose sous la mer, selon une inclinaison de trente degrés à l'arrière sur cinq à bâbord ; la proue surgit en biais de la glace et l'arrière du vaisseau se tient suspendu au bord d'une faille plus noire que la nuit. À la poupe, le château incline ses six étages, surplombant l'abîme de l'oubli, telle une maison hantée dont les fenêtres vides scruteraient le néant. À la lumière du jour, par beau temps, la clarté bleutée s'infiltré à travers la glace jusqu'aux profondeurs. Des phoques curieux viennent nager autour de l'épave, qui oscille par intermittence sous l'effet des courants marins, et laissent alors s'échapper un interminable grincement, des martèlements sourds, et une épaisse traînée de mazout qui, sous la clarté blafarde, se teinte de vert, de rose, de violet, remonte et stagne, coincée sous la glace, telle une aurore boréale sous forme liquide.

Ce qui sommeille pour l'éternité n'est pas mort...

I

Lundi 10 septembre 2001.

Huit heures moins vingt-quatre minutes. Dans cette cuisine exigüe du quartier de Þingholt, une famille de trois personnes mange du chou farci au beurre fondu accompagné de pommes de terre nouvelles.

À l'extérieur règnent le froid et la nuit de l'automne, mais chez le jeune couple il fait chaud et clair.

— J'aurais quand même préféré quelque chose de meilleur pour toi, mon chéri, observe la compagne de Sæli qui coupe en même temps une boulette de viande à leur fils, âgé de trois ans.

— Je ne pouvais pas rêver mieux, ma petite Lára, dit Sæli alors qu'il se ressert. Je vais m'empiffrer de grillades, de sauces et de veloutés tout le mois prochain.

— Mon pauvre !

— Enfin bon, tu vois ce que je veux dire ! précise Sæli. Il lui pince doucement la taille.

Sæli est premier matelot à bord d'un cargo et Lára exerce le métier de coiffeuse dans le 101, le centre-ville de Reykjavík.

— Au fait, est-ce que je t'ai montré cet appartement dans la rue Framnesvegur ? Lára essuie le gros de la sauce tomate qui barbouille le visage du petit

garçon. Il était en photo dans le journal d'aujourd'hui !

— Oui, enfin, non... je ne l'ai pas vu, répond Sæli avec un léger soupir, sa main posée sur celle de sa compagne. On a déjà assez de factures à payer pour l'instant et...

— Mais on ne va quand même pas moisir ici éternellement, objecte Lára. Elle adresse un sourire maternel à son fils qui boit l'eau de son verre poisseux. Pas une fois que... enfin, tu sais quoi.

— Oui, je sais, marmonne Sæli avant de reprendre une bouchée malgré son manque d'appétit.

— On en reparlera à ton retour, hein ? propose Lára, d'un ton plus doux.

Sæli acquiesce. Il plonge son regard tendre dans les yeux de cette femme qu'il aime, mais il est bientôt dérangé, agacé par la sonnerie de son téléphone qui retentit dans la poche intérieure de sa veste, accrochée dans l'entrée.

— Tu es vraiment obligé de décrocher ?

— Je n'en ai pas pour longtemps, rassure Sæli. Il se lève brusquement de table, sort son portable et consulte l'écran illuminé :

Withheld. Appel masqué.

— Allô ?

— Ici, le Démon.

Sæli n'a aucune idée de la véritable identité de ce correspondant qui s'est présenté à lui sous ce surnom des plus déplaisants quand il l'a appelé pour la première fois quelques jours plus tôt.

— Ah, bonjour, répond immédiatement Sæli. Puis, baissant la voix, il coupe l'herbe sous le pied de son interlocuteur : Je vous rappelle plus tard... ne me recontactez pas. C'est moi qui vous téléphonerai, d'accord ?

— Écoute-moi bien, objecte la voix masculine, calme et froide.

— Non, c'est vous qui allez m'écouter...

— Je ne suis pas bien loin, précise le Démon d'un ton ferme. Tu préfères peut-être que je passe chez toi ?

— Non, je... Sæli jette un regard en coin vers la cuisine où Lára fait mine de ne pas écouter la conversation ni de surveiller de loin son compagnon. Qu'est-ce que tu me veux ?

Sæli s'approche discrètement de la porte d'entrée, jette un œil par la fenêtre juste à côté et aperçoit une BMW 750 bordeaux garée à cheval sur le trottoir d'en face. Le véhicule ronronne au ralenti. Au volant est assis un jeune homme de la taille d'un ours presque adulte.

Est-il possible que ce soit lui ? Est-ce que c'est ce Démon ?

— Tu dois du fric, poursuit la voix.

— Je sais, je sais, répond Sæli qui se gratte la tête pendant qu'il parle. Et j'ai bien l'intention de...

— Personne ne t'a forcé à jouer au poker avec ces types, reprend la voix toujours aussi glaciale et empreinte du même calme mécanique.

— Non, je...

— Tu embarques tout à l'heure, n'est-ce pas ? s'informe le Démon. Il continue sa phrase sans même attendre de réponse. Mon commanditaire a des contacts en Colombie. Ses hommes te délivreront un paquet quand tu feras escale là-bas. Ils connaissent la date d'arrivée prévue et aussi le nom du bateau. Tu me rapportes ce paquet en Islande. Tu piges ?

— De la contrebande ? chuchote Sæli dans le combiné, la voix enrouée, la bouche complètement sèche.

— La première partie du paiement de tes dettes, commente le Démon, imperturbable.

— La première partie ! murmure Sæli, le visage complètement empourpré. Je risque d'aller en prison ! Qui... Comment... Qu'est-ce qu'il y a dans ce... ?

— Tu vas là-bas et tu prends le paquet, point, répond le Démon, d'un ton encore plus sec et glacial. Moi, je veille à ce que rien de fâcheux n'arrive à ta femme ni à ton fils pendant ton absence. C'est clair ?

— Si vous... Ne vous avisez pas de...

— Tu rapportes ce paquet en Islande, reprend le Démon, armé de toute la force de persuasion de celui qui détient le pouvoir. Moi, je protège ta famille, point.

— Que... Comment... Allô ? s'acharne Sæli, mais il n'y a plus personne au bout du fil, rien qu'un silence glacial et l'écho des battements de son propre cœur. Il jette à nouveau un regard par la fenêtre et aperçoit la BMW bordeaux qui descend lentement du trottoir puis disparaît au coin d'une maison. Elle traîne derrière elle ses gaz d'échappement qui forment comme une queue dans son sillage.

Combien on prend pour meurtre ? se demande Sæli à voix basse tout en replongeant son portable dans la poche de sa veste.

Sæli a récemment contacté une relation de son cousin qui connaît bien la racaille afin de lui parler de ses problèmes, dans l'espoir qu'il pourrait lui donner de bons conseils ou même le tirer de ses embrouilles. Mais lorsque ce brave homme, qui n'a pourtant rien d'un froussard, a entendu le nom du Démon, il a souhaité bonne chance à Sæli et lui a raccroché au nez.

Que doit-il faire ? Que *peut-il* faire ?

Il tente d'avalier sa salive, mais il a l'impression d'avoir une pomme de terre coincée au fond de la gorge.

Il s'efforce de chasser de son esprit tous ces soucis et ces affreuses pensées avant de retourner à la cuisine pour y retrouver Lára et son fils.

— Qui était-ce... ? demande-t-elle avec le regard de celle qui soupçonne l'existence d'une autre femme. En effet, son mari disparaît assez souvent pendant des demi-journées voire des journées entières alors qu'il est à terre.

Que doit-elle croire ?

— C'était seulement Rúnar, rassure Sæli. Il se racle la gorge et se rassoit. Puis il force un sourire et caresse la tête de son fils avant de lancer un regard à la dérobée en direction de sa compagne qui tente de tuer dans l'œuf ses soupçons.

— Il y a un problème ? s'enquiert prudemment Lára.

— Oui, enfin..., soupire Sæli, il m'appelait juste pour me rappeler le rendez-vous dont je t'ai parlé tout à l'heure. Le chef d'équipage l'avait contacté plus tôt dans la journée pour qu'il rencontre trois autres membres de l'équipage avant l'embarquement.

— Ah, je vois, murmure Lára avec un sourire en coin peu convaincant.

Environ une heure plus tard, assis sur le rebord du lit de son fils, Sæli lui dit un conte à la lumière d'une lampe.

— Tu sais que papa s'en va tout à l'heure ? lui demande-t-il une fois l'histoire terminée.

— En mer ? soupire le gamin.

— Oui.

— Je peux venir avec toi ? demande l'enfant, d'un air enthousiaste, mais sans conviction.

— Non, mon chéri. Sæli sourit malgré son angoisse et la perspective douloureuse de l'absence. Il faudra que tu prennes soin de ta maman pour moi.

— Je sais, murmure le petit garçon en remontant sa couette jusqu’au menton.

— Papa pensera à toi, promet Sæli. Il dépose un baiser sur le front du petit garçon et éteint la lumière. Papa t’aime.

— Egill aime son papa, répond l’enfant dans l’obscurité. Sæli serre la petite main, son estomac se noue, des larmes salées glissent sur ses joues comme autant de perles de rosée.

Une fois le petit endormi, Sæli va s’asseoir dans le canapé du salon à côté de Lára qui pose sur eux une couverture et vient se pelotonner dans ses bras comme un chat en quête de caresses.

Des bougies éclairent la pièce située sous les combles. Au-dessus du meuble de télévision brûle de l’encens, alors que du lecteur de CD portatif s’échappe en sourdine la musique du film *Fire Walk with Me*.

Sæli fixe du regard les flammes vacillantes et, la tête ailleurs, caresse les cheveux de Lára qui lui tombent dans le dos, comme une étoffe de soie.

— Tu te souviens que j’ai rendez-vous avec Rúnar et les autres, observe Sæli à voix basse. Il sent aussitôt Lára se raidir sous la couverture.

— Pour quoi faire ? demande-t-elle d’un ton sec.

— Je n’en sais rien, soupire-t-il. C’est sûrement en rapport avec le boulot.

— Et ça ne pourrait pas attendre ? s’agace-t-elle.

— Je n’en ai pas l’impression, soupire à nouveau Sæli.

— Ne te laisse pas entraîner dans des âneries, prévient Lára qui se redresse sur le canapé afin de le regarder dans les yeux.

— Non, évidemment, marmonne Sæli, brusquement réticent, tenaillé par l’angoisse. C’est juste qu’ils ont quelque chose à me dire.

— Et tu repasses ici après ?

— Non, répond-il, l'estomac noué. Ensuite, nous prendrons un taxi pour monter directement là-haut.

— Tu vas me manquer, observe Lára, avec une lueur vide au fond des yeux. Encore plus que d'habitude... enfin, tu vois ce que je veux dire.

— Oui, je comprends, répond Sæli. Sa main gauche est posée sur le ventre de sa compagne à l'intérieur duquel une petite vie s'ébat dans un océan de chaleur. Dis donc, ça commencera peut-être à se voir quand je reviendrai ?

— Peut-être bien, réplique Lára en esquissant un sourire. Quand est-ce qu'on va annoncer la nouvelle à Egill ?

— À mon retour, tranche Sæli, catégorique. Nous lui dirons ça tous les deux. Ensemble.

— D'accord, dit Lára d'un air rêveur. Elle se penche en avant pour embrasser Sæli qui l'attire sur lui, puis la retourne pour la faire doucement tomber sur le sol.

— Il n'y a pas d'autre femme ? murmure-t-elle entre deux baisers.

— Non, tu es la seule, la seule et unique.

Dehors, le vent de l'ouest forçit, les rideaux s'agitent, les flammes des bougies vacillent et, sur les vitres toutes noires, les grosses gouttes de pluie explosent au rythme des baisers mouillés, des cœurs qui se perdent et d'une musique angoissante. Les chandelles crépitent, crachent de la cire avant de mourir. La mèche incandescente s'éteint et des volutes de fumée bleue nagent, tels des poissons traversant l'obscurité avant de disparaître dans l'abîme.

Le mal est éternel et toutes les bonnes choses ont une fin...

II

C'est le noir complet. Soudain, les plafonniers cliquent puis s'allument l'un après l'autre à l'intérieur du garage. Des claquements résonnent entre les murs au moment où une jeune femme chaussée de bottes en cuir à talons hauts traverse à toute vitesse le sol cimenté. Vêtue d'une jupe courte et d'un chemisier léger, elle porte sa fille âgée de deux ans dans ses bras.

— Voiture de maman, commente la fillette alors que sa mère passe devant le coupé Mercedes-Benz décapotable. Voiture de papa, ajoute-t-elle au moment où la jeune femme ouvre la Range-Rover Vogue gris métallisé à l'aide de la télécommande.

— Oui, oui, tiens toi tranquille, répond-elle, agacée, alors qu'elle attache la gamine sur le siège-bébé à l'arrière de la jeep qui sent encore le cirage, le plastique et le détergent, puisqu'ils ne l'ont que depuis quelques semaines.

Le moteur-essence à huit cylindres ronronne sous le capot, les portes du garage se lèvent et elle sort en marche arrière. Elle dépasse les deux lions de pierre et recule vers la droite sur la rue. Le garage est situé au rez-de-chaussée d'une maison individuelle à deux niveaux, tout illuminée dans la nuit froide et noire de l'automne.

Les fenêtres sont comme les yeux rouges d'un sphinx suspicieux. Les portes du garage se referment, le moteur hausse le ton, la Range-Rover disparaît, tel un vaisseau spatial parallélépipédique qui plonge dans l'obscurité du quartier de Staðahverfi, dans la banlieue de Grafarvogur, l'une des moins peuplées de la ville.

— On va où ? demande la gamine sur la banquette arrière. Vêtue d'un pyjama et de chaussettes en laine, elle dormait d'un sommeil de plomb quelques minutes plus tôt.

— Chez ta grand-mère, répond sèchement la jeune femme en appuyant encore plus fort sur l'accélérateur.

Au bout de trois minutes, elle se gare devant un immeuble du quartier de Rimahverfi.

— Je peux venir avec toi ? demande la petite, qui se frotte les yeux.

— Non, tu m'attends ici. J'en ai pour une minute, répond-elle sans même jeter un regard vers la banquette arrière. Elle saute du 4 × 4 et laisse le moteur tourner sur le parking dénué d'éclairage.

— Maman, murmure la fillette en la regardant courir jusqu'à l'immeuble puis disparaître par une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée.

Une vieille dame s'éveille au moment où quelqu'un allume la lumière de sa chambre. Au-dessus de son lit, un chandelier à sept branches dorées repose sur l'étagère en bois sombre au bord de laquelle est posée une plaque de cuivre brillant où est gravée l'inscription :

ÉCOUTE, ISRAËL,
L'ÉTERNEL, NOTRE DIEU,
L'ÉTERNEL EST UN !

— Où est la valise ? demande sa belle-fille, debout au pied du lit.

— Lilja ? s'étonne la vieille femme qui se redresse sur son lit. Qu'est-ce que tu fais ici ? Il y a quelque chose qui ne va pas ? Par où es-tu entrée ? Où est Jón Karl ?

À la fois svelte et robuste, la vieille femme aux yeux marron et au teint mat se déplace comme une jeune ballerine et s'exprime avec un fort accent allemand.

— Où est la valise ? interroge Lilja dans un grincement de dents. Il m'a envoyé la récupérer. Où est-elle ?

— La valise ? Quelle valise, ma petite ? La vieille quitte lestement son lit pour enfiler une robe de chambre par-dessus sa chemise de nuit.

— La rouge. La valise rouge, grommelle Lilja, entre ses dents. Celle qu'il t'a demandé de garder.

— Ah, celle-là, marmonne la vieille femme en lançant à sa belle-fille un regard chargé de suspicion autant que de doute. J'avais bien envie de la balancer aux immondices. Ça ne me plaît pas d'avoir chez moi une chose dont je ne connais pas la nature. Sans parler du fait qu'en plus, tu viens la chercher au beau milieu de la nuit ! Je ne vous ai pas vus depuis une semaine et tu viens me réveiller comme...

— La valise. Dépêche ! grogne Lilja les poings serrés. Je n'ai pas toute la nuit devant moi !

— Alors ça, c'est la meilleure ! rétorque la belle-mère en rajustant sa robe de chambre. On me réveille en fanfare et en plein sommeil pour venir m'insulter et...

— Bon, arrête ton char ! Lilja saisit brutalement la vieille femme par l'épaule. Sara m'attend dans la voiture. Tu as peut-être envie qu'elle soit enlevée ou je ne sais quoi, hein ?

— Quoi, elle est dehors ? Dans la voiture ? s'étrangle la vieille femme. Tu serais pas un peu dérangé, ma

filles ? Qu'est-ce que tu fabriques à traîner comme ça avec la petite en pleine nuit ? Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas amenée ici avec toi ? Il y a un problème ? Où est Jón Karl ?

— Où est cette putain de valise ? hurle Lilja. Elle tire avec une telle violence sur l'épaule de sa belle-mère qu'elle en arrache la manche de la robe de chambre.

— Dans la buanderie. Et ne t'avise pas de... Elle s'interrompt dès que sa belle-fille lâche prise.

— Où ça ? demande Lilja une fois qu'elle a allumé la lumière.

— Sous la table, derrière la corbeille à linge, répond la vieille femme qui est sortie de la chambre pour suivre sa belle-fille dans le couloir.

— Ah, la voilà, dit Lilja. Elle sort une valise rouge, essaie de l'ouvrir, mais elle est verrouillée et Lilja ignore la combinaison.

— Où est Jón Karl ? répète la vieille femme. Elle suit Lilja jusqu'à la porte. Où est mon fils ? Est-ce qu'il a des problèmes ?

— Occupe-toi de ce qui te regarde, lance Lilja. Puis elle s'engouffre, hautaine, dans la nuit, les deux mains serrées autour de la poignée de la valise.

Elle ouvre le coffre de la Range-Rover, soulève le bagage qu'elle cale à l'intérieur avant de refermer le hayon.

— Grand-mère ! s'écrie la petite fille dans la voiture.

— Ma petite chérie ! s'exclame la vieille femme avec des sanglots dans la voix. Elle tapote d'un doigt tremblant sur la vitre qui la sépare du visage de l'enfant.

— Dégage de là ! tonne Lilja, qui repousse l'aïeule vers un parterre de fleurs avant de remonter dans la jeep et de reculer à toute vitesse pour quitter le parking. Elle

pile sur la pédale de freins puis démarre en trombe sur l'asphalte.

— Où est grand-mère ? interroge la gamine sur la banquette arrière.

— Elle est allée se recoucher, répond sèchement la mère qui s'allume une cigarette.

— Maman, on n'a pas le droit de fumer dans...

— Occupe-toi de tes affaires ! éructe la mère. Elle baisse légèrement la vitre du conducteur afin de ménager une petite fente.

Environ deux minutes plus tard, elles sont de retour dans le quartier de Staðahverfi où toutes les maisons se ressemblent dans l'obscurité tandis que la jeep rugissante les dépasse.

Sur l'allée qui mène au garage, les lions de pierre montent leur éternelle garde et les fenêtres horizontales brillent comme les yeux d'une bête sans âge, ni vieille ni jeune, et qui n'est pas plus réelle qu'imaginaire.

Lilja gare la Range-Rover à cheval sur le trottoir devant l'escalier de l'entrée principale. Elle la met au point mort, se demande si elle doit donner un coup de klaxon. Mais la nuit est trop électrique, trop silencieuse et elle s'en abstient...

— Maman...

— Chut ! lance Lilja. Les yeux fixés sur la maison, elle se mordille la lèvre inférieure et laisse tomber sa cendre par la vitre ouverte, perdue dans ses pensées.

Puis elle jette un œil rapide à la pendule du tableau de bord :

01 : 13

Brusquement, comme en un claquement de doigts, le bâtiment est plongé dans le noir. Et à peine quinze secondes plus tard, trois coups de feu déchirent le silence fragile. Tels des flashes, les lueurs illuminent

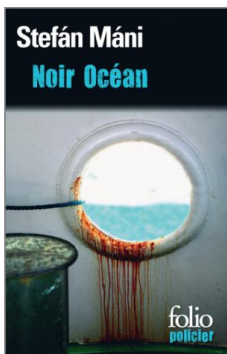
DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la Série Noire

NOIR OCÉAN, 2010. Folio Policier n° 652.

NOIR KARMA, 2012.



Noir Océan

Stefán Máni

Cette édition électronique du livre

Noir Océan de Stefán Máni

a été réalisée le 14 mars 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070446322 - Numéro d'édition : 238949).

Code Sodis : N51635 - ISBN : 9782072463808

Numéro d'édition : 238951.